

DEUXIEME PARTIE

Après la démobilisation de 1940 nous voila tous rentrés chez nous avec un peu de joie de retrouver nos foyers et notre famille , mais quand même un peu triste de n'avoir aucun résultat positif, il me fallut rejoindre mon poste forestier abandonné par ma famille depuis le jour de la déclaration de guerre, ce poste était situé en pleine montagne, pour y parvenir, la route était pénible, car la pente était raide avec des virages très serrés, pour une charette attelée de quatre mules en flèche du fait de l'étroitesse de la route forestière, en plusieurs fois nous avons été obligés de nous reprendre, mais à chaque fois il nous fallait repartir, et du fait que chaque arrêt arrivait dans un virage au moment où toutes les bêtes ne pouvaient tirer ensembles, car à l'heure actuelle on fait avec la mécanique ce qu'il était difficile de faire avec les bêtes, surtout avec des muets (le proverbe dit têtû comme un mulet, serait bien malin qui pourrait prouver le contraire) enfin nous voici arrivés à destination après plusieurs heures d'efforts afin de ramener le mobilier à la maison forestière.

La vie des eaux et forêts reprenait son cours normal, il me fallut réintégrer et établir un plan de travail, car ce n'était plus le même qu'avant guerre, car il me fallait surveiller mon triage de trente cinq mille hectares environ, plus celui d'un collègue, qui lui était prisonnier, où plus-tôt était coincé chez son père en delà de la ligne de demarcation, et surtout retenu par une saine trouille de franchir cette ligne, ce dernier se trouvant bien au chaud et comme un coq en pâte chez son père forestier en retraite.

Pour moi il me fallut recommencer tout à zero, en premier faire l'acquisition d'une nouvelle monture, puis me rendre à la brigade prendre mes armes et munitions et aussi les états mensuels interrompus depuis un an, et également plusieurs demandes de défrichement qui devaient être instruites avant la mise en exploitation ; ce qui me promettait pas mal de boulot en perspective, progressivement la vie repris son cours normal, assez doucement toutefois, car l'été était très chaud dans ces régions de montagnes et de hauts plateaux, et toutes les exploitations sont à l'arrêt pendant la période d'incendie, le travail en cette période consistait à l'instruction des demandes de défrichement, et à la vérification des bornages interrompus par le déclaration de guerre, ce travail de délimitation de la forêt, est par excellence le travail des périodes chaudes, sans toutefois relâcher la surveillance générale; toutes ces demandes d'instruire se trouvaient le long d'un cours d'eau (l'Oued - el -Abb) pour me rendre sur les lieux il me fallait une journée complète entre le trajet et l'instruction, en plus j'avais environ dix huit kilomètres pour me rendre sur les lieux , à cet effet , il me fallait escalader un demi penchant puis traverser un plateau, puis ensuite une crête de montagne , et ensuite redescendre dans une vallée en traversant une partie boisée de pins d'alep d'une beauté sans pareil et d'un sous-bois presque impenétrable.

Cette région était le paradis des bêtes sauvages, et surtout des serpents, car à l'intérieur des sous-bois se trouvait plusieurs sources suintant d'une roche de grès sablonneux, il arrivait de les voir ces serpents au moment de la pleine chaleur se chauffant au soleil enroulés comme des cordages, tels qu'on les voit à bord des navires. Les plus curieux étaient les lézards, sauriens d'une race que je n'ai jamais vu ailleurs que dans cette région, de taille énorme ressemblant à de petits crocodiles qui auraient été emputés de leur queue; il était curieux de traverser cette région en plein midi, il n'était pas rare de voir ces derniers se chauffant au soleil par bandes de cinq ou six bien aplatis le ventre contre le sol se composant de terre de tuf; il devait avoir une faune étrange dans cette région, car il nous arrivait souvent d'entendre des bruits étranges dans les sous-bois de ce secteur, mais je dois avouer que je n'ai jamais osé de m'y aventurer, d'ailleurs dans cette contrée je n'ai jamais rencontré âme qui vive, aucun humain, même parmi les indigènes de la région, il m'a toujours semblé que cette région était isolée du monde dans un rayon de plusieurs kilomètres; c'était le néant pas d'habitants à moins d'une certaine distance, et encore ce n'était des villages mais des gitounes, campements de tentes qu'emploient les indigènes nomades, toiles tissées de poils de chèvres et de laine de moutons et de brins d'alfa mélangés, ces nomades campaient en principe dans les enclaves forestières, afin de pouvoir faire paître leurs troupeaux plus facilement, ils décampaient pour aller planter la tente plus loin dès que le pacage devenait maigre où alors que l'eau venait à manquer à ce moment là ils se rapprochaient des points d'eau pour eux et leurs troupeaux, car en ces régions l'eau est ~~si~~ précieuse surtout en saison chaude, principalement pour les troupeaux.

Cette partie de mon triage était divisée en trois sections principales toute la partie se situant de la crête des keffs à une rivière située en bas de la plaine, tout le penchant de la montagne était plantée de pins, puis dès que nous étions en plaine boisée de chênes verts et chênes yeuses, puis vers la vallée la végétation était composée d'essences diverses chênes kermès thuya génévriers et lentisques, plusieurs clairières de cette plaine et près de la rivière était des lots de colonisations appelées à être défrichées appelée à faire une plaine ~~à~~ à céréales sur une largeur de plusieurs kilomètres. Il me fallait parcourir au moins vingt kilomètres pour aux points extrême de ces terrains où je devais contrôler les produits des défrichements, et délivrer les permis de colportage de ces derniers même pour aller les déposer à leur ferme, en plus il y avait toujours dans cette région un chantier d'écordes à tan existant déjà avant guerre, et produisant de grosses quantités de charbon de bois provenant des souches de chênes avait au paravar été enlevée, et servant à produire le tanin permettant le tanage des cuirs.

Ce charbon était très recherché à l'époque pour les gazogènes, car l'essence n'existait pas.

cette exploitation n'employait que des gens qualifiés en particulier des Espagnols gens assez primitifs qui ne connaissait que la forêt et leur métier de bucheron, très forts en matière de chasse prohibée, en général assez primitifs presque illétrés et de ce fait incapable de tenir le moindre registre d'exploitation;

j'étais obligé de me rendre sur les lieux à périodes à peu près régulières, afin d'en tenir tant bien que mal la comptabilité, je profitais de certains jours pour faire un tour à l'improviste sur les lieux et cela toujours par des chemins différents afin de pouvoir faire quelques constatations de délit en général du délit de pacage ou colportage sans autorisation, ce qui me permettait de faire double travail à la fois. Beaucoup plus loin j'avais un canton situé à quarante kilomètres de ces derniers et où se trouvait une exploitation d'alfa travaillant pour le compte de la société alfatière marocaine, heureusement pour moi que ce genre d'exploitation était exempt de délits où pratiquement impossible, mis à part le délit de chasse.

Mon travail consistait surtout à la vérification des produits et à la délivrance des permis de colportage les jours d'enlèvement des produits, à cette occasion je me rendais sur place avec les camions, cela permettait aux chevaux de pouvoir se reposer un peu, car ils en avaient bien besoin les pauvres bêtes, ils leur arrivait souvent de faire de bien longs trajets une moyenne de soixante à soixant dix kilomètres par jour, car j'avais la surveillance de deux triages le 5 et le 6, il me fallait deux montures, car un seul ne pouvait suffir, et en plus j'avais une coupe de tuya et génévrier pour bois de chauffage et aussi pour employer les gens des douars des environs qui crevaient de faim c'était une situation bien critique une période de disette, cette population était semi-nomade avec des troupeaux de chèvres et moutons qui sacageaient tout sur leur passage, car en forêt la dent de la chèvre est mortelle ces derniers changeaient souvent de région suivant la quantité de pacage pour leur bêtes et constituaient une main d'oeuvre sur laquelle on ne pouvait pas trop compter il n'était pas rare d'avoir une cinquantaine d'ouvriers en moins en une seule semaine, dans cette région il y avait les sédentaires, les éleveurs, et aussi les jardiniers exploitant des terrains aménagés par les services des communes mixtes (autrement dit des affaires indigènes) ces terrains étaient situés dans le lit d'une rivière permettant l'irrigation de leurs cultures maraichères, souvent très belles, mais aussi souvent sinistrées par un des plus grands fleuves, les sauterelles, ces gens étaient très pauvres vivant de leurs maigres produits, en les voyant on aurait pu se croire au début de notre ère, au temps de Jésus-Christ, et c'est pour remédier et apporter un supplément à leurs revenus, que bien souvent nous étions obligés de leur fournir un peu de travail en ouvrant quelques chantiers, pour l'amélioration des pistes, où des coupes de bois en forêt, à l'ouverture d'un chantier, il nous fallait recruter des ouvriers, cela n'était pas compliqué car le téléphone arabe fonctionnait à la perfection, il s'agissait d'avertir le premier venu de l'ouverture d'un chantier, le lendemain il en avait trois fois plus qu'il en était nécessaire la misère était grande parmi ces gens, et pourtant il n'était pas possible d'embaucher tout le monde, cela nous posait souvent des problèmes car il y avait les trop jeunes et les trop vieux, car en cas d'accident il fallait toujours nous mettre en règle avec l'administration, en plus cela pouvait créer des rivalités, alors pour palier le mieux possible, nous demandions à ceux qui n'avaient pu être embauchés sur le chantier de nous confectionner des sacs en alfa avec couvercles ces derniers

restant rigides, et de ce fait très pratiques pour le stockage du charbon de bois pour gazogènes, ce qui leur permettait de gagner un peu d'argent et d'améliorer ainsi leur sort, et surtout tout ceux qui voulaient travailler se trouvaient ainsi satisfaits, surtout que cette région il y avait beaucoup de végétaux pour la confection de ces sacs en alfa pour confectionner des nattes, des couffins, chouaris, et bardha pour le transport à dos d'ânes ou de mulets, cette région ravitaillait déjà les souks de la contrée, quand à nos sacs confectionnés au début à l'édsais, ils s'avèrent très pratiques, car pour le remplissage, il n'était pas nécessaire d'être deux un seul homme suffisait, j'avais deux fois plus d'hommes à la confection des sacs que sur le chantier, j'étais devenu le fournisseur des forestiers de la région et aussi des colons qui ayant vu ces sacs en firent fabriquer de toutes sortes, si bien que les jeunes avaient beaucoup de travail à faire la ceñillette de l'alfa et du palmier nain ou le doum, et les vieux tréssaient en lanières plates qui cousues entre elle servait à la construction de sacs ou autre.

Mais en septembre commença la mauvaise saison, car c'était la saison des orages et des pluies, et en plus selon que les récoltes ont été bonnes ou mauvaises vous avez plus ou moins de travailleurs, ils ont plus ou moins d'argent, et de ce fait c'est également la période des mariages, il faut pas mal d'argent pour acheter la femme selon qu'elle est belle ou jeune ou alors d'un certain âge.

En plus c'est la période des mises en adjudication des coupes de forêts puis la mise en exploitation des coupes, et les adjudicataires payent en général mieux que l'administration, pour nous il était nécessaire de redoubler de surveillance, en particulier sur le pacage en forêt, et aussi sur nos stocks de bois constitués sur nos chantiers, les jours devenant courts, donc propices au colportage clandestin nous étions obligés de payer un gardien, et en plus d'asperger les plies de bois à la chaux afin de contrôler plus rapidement les vols, tant la filouterie des indigènes était grande, comme toujours avec eux il était nécessaire de toujours arriver à l'improviste, et jamais par le même moyen de locomotion afin de les obliger à se méfier, quelques fois il m'arrivait de faire de longues marches à pied afin de les obliger à se méfier ainsi ils étaient souvent pris sur le fait en flagrant délit de colportage de bois coupés sans autorisation, ou en délit de pacage avec des troupeaux de chèvres, il m'arrivait quelques fois de récupérer du bois de mes stocks tous ces délinquants payaient en travaillant sur les chantiers un nombre de journée correspondant à la valeur de l'amende, cela nous faisait quelque chose de faire payer à ces pauvres gens loqueteux et misereux, et qui en réalité avaient plus ou moins d'argent, et ne faisait pas de difficultés à payer même en argent liquide dès que ils avaient un peu d'argent ils achetaient des chèvres ou des moutons; à l'époque tous ces gens savaient cacher tout ce qui pour eux était de valeur, en le cachant dans des jares bien jalousement cachées dans le sol de la guitoune, et en général sous la natte qui leur sert de couche, car comme au temps préhistorique ils dorment en général sur le sol sur des peaux de bêtes et des couvertures tissées par les femmes, souvent ces tentes sont d'une saleté repoussantes, car les jeunes

bêtes dorment avec les gens, ainsi que les poules, car à la mauvaise saison il fait très froid sur les hauts plateaux, et tout le monde est heureux de se mettre au à l'intérieur de la raïma, l'hiver il tombe de la neige en abondance sur ces hauteurs une partie du cheptel et les gens se blotissent sous la tente réchauffée par les bêtes et par un grand feu placé au centre de la guitoune munie d'une cheminée pour l'évacuation de la fumée, ce feu sert à faire également la cuisine, et il est souvent alimenté par les excréments de bêtes surtout le soir pour tenir le feu et être ainsi prêt le lendemain matin à la cuisson du pain, car les bergers partent au lever du jour vont souvent très loin pour ne rentrer que le soir au bercail, leur nourriture est extrêmement simple ces derniers se nourrissant de peu de chose, le menu pour le midi se compose d'une galette d'orge où de blé avec une bouteille de lait de chèvre où de brebis, le soir en général c'est le couscous avec un peu de viande, où quelques fois un couscous au lait avec des dattes, souvent les femmes fabriquent des gateaux à l'huile qui sont succulents et agréables, la viande souvent est un luxe pour les jours de fêtes religieuses, où les grandes réunions de famille, car ces gens savent très bien préparer les aliments, ce qui parfois n'est pas toujours de l'avis des Français qui n'ont jamais séjourné en Afrique, car l'assaisonnement est différent de chez nous, le piment, le cumân, ect..ect.. sont rois et donnent un goût particulier, qui en réalité est très bon pour celui qui y est habitué, il m'est souvent arrivé lors de mes déplacements à être invité chez un fellah à manger le méchoui, au bout d'un certain moment il n'était pas rare de voir arriver attirés par l'odeur de la viande grillée une bonne dizaine de pauvres gens avec leur enfants de la région, et en quête d'un os à ronger, tant la misère était grande, il fallait appartenir à une certaine catégorie de gens pour ne pas être ofusqué de voir de telles choses à une telle époque, c'était la guerre et les restrictions venaient s'ajouter à la grande misère de ces pauvres gens, cette époque de l'entre deux guerres était vraiment une bien triste période, nous sommes parfois obligés de ~~croire~~ croire que la misère engendre la misère, car comme en France tout était réglementé toutes les denrées étaient à la carte pour toute l'alimentation, et le textile, nous étions parfois obligés de faire des acrobaties pour arriver à se faire servir le ravitaillement des chantiers, surtout en sucre et en thé, car se sont là leur nourriture de base, sans ces denrées il était pratiquement impossible de les faire travailler, leurs conditions de vie étant très pénibles, et les moyens de transport presque inexistant, c'est ainsi que pour moi allant chercher l'argent pour la paye des chantiers et pour mon épouse faire son ravitaillement de la quinzaine, il nous arrivait de parcourir cinquante kilomètres à cheval aller et retour au village de Franda et revenir quelques fois avec la moitié du ravitaillement prévu, car soit que les denrées n'étaient pas arrivées, ou tout simplement qu'il n'en restait plus il nous fallait attendre la prochaine distribution et quand ? Voilà ce qu'était la vie loin des villages en Forêt, car cet hiver ~~quarante et un à quarante~~ deux, moi et ma femme et mon fils à l'époque âgé de quatre ans et demi nous vivions comme les Indigènes de la région, sous un gourbi que j'avais fait fabriquer par les ouvriers du chantier. cette demeure constituée de branchages et recouverte de Diss

herbes très dure et longue qui une fois bien placées à la façon des toits de chaumes nous protégeait très bien de la pluie et du froid, il nous fallait faire la cuisine à l'intérieur de cette habitation de fortune, même le lit était en branchages, mais à l'époque nous étions jeunes, et nous dormions comme des souches et sans soucis, même le cheval avait son abri à proximité du notre, et les indigènes non loin de là nous formions en quelque sorte un petit village, et je crois que notre santé n'a ~~jamais~~ jamais été aussi bonne que pendant cette hiver passée passée sur les hauts plateaux et en pleine forêt bien souvent dans la neige, puis vint le printemps, la mauvaise saison c'était passée agréablement sans avoir trop souffert des rigueurs de l'hiver. Nous allions vers la saison de rêves en cette altitude, régions merveilleuses, car les fleurs sortent de partout à commencer par les gouttes de sang genre de croquis poussant même dans les dernières neiges de printemps, les beaux jours arrivaient mais les nouvelles venant de France n'étaient pas toujours très bonnes elles étaient rares, car nous ne possédions pas la radio, et pour tout éclairage que la lampe à pétrole, la bougie ou la lampe à carbure, selon ce que nous trouvions au ravitaillement, car tout dépendait de ce dernier, c'était vraiment la misère, mais le meilleur éclairage était de loin la lampe à carbure, car il saurait le moins cher et le plus pratique et éclairant le mieux; car il m'arrivait de veiller très tard le soir pour tenir la comptabilité des chantiers, et notre administration n'étant guère généreuse il fallait souvent tirer sur les deux bouts pour arriver à les joindre. Heureusement que les jours commençaient à être plus long, et de ce fait économiser et faire précisément des réserves pour l'hiver; l'été étant venue nous étions heureux de reprendre notre vie normale en maison forestière, et en même temps de profiter de notre jardin d'une superficie de un hectare environ, que nous partagions avec l'assès (Gardien et responsable du poste en mon absence) c'était un marocain du Tafilalet jardiniers de père en fils, car dans l'atlas marocain il y a beaucoup de cultures maraîchères, le jardin était vaste, je lui donnais la semence et tout le nécessaire lui fournissait le travail, ensuite nous partagions à moitié, en principe car en faisant le ravitaillement pour le poste, le jour du marché il descendait souvent des légumes qu'il vendait qu'il vendait sur la place sans ne jamais lui demander de comptes, dans cette région les légumes poussaient à merveille possédant le fumier l'eau et le soleil car l'été il était nécessaire d'arroser copieusement, le seul inconvénient était que le jardin était situé à flanc de montagne et de ce fait assez difficile à exploiter mais avec un peu de patience et du travail on arrive à bout de tout, nous avions également un terrain de culture de quatre hectares à notre disposition, ~~deux~~ deux hectares à cultiver chaque année, une moitié en gachère et une moitiéensemencée, mais ce dernier ~~me~~ m'a créer que des ennuis mal situé en forêt de pin et très ombragé et en plus situé dans une clairière traversée par un chemin, donc ravagée par les troupeaux de passage, chaque année je ramassais tout juste la semence, c'était du temps et de l'argent de perdu.

Cette année de 1941 à 1942 nous avons eu un été très très sec avec des orages très violents en septembre causant pas mal de dégâts à la forêt allumant ça et là des incendies et souvent éteintes par les pluies torrentielles qui les accompagnaient ce qui peut sembler inimaginable.

nous étions fin septembre quand je reçu une note des Eaux et forêts m'annonçant l'arrivée d'un officier appartenant au service géographique de l'armée, et me demandant de la loger dans les locaux servant de lieu d'hébergement pour les officiers de passage, nous en étions heureux, car pour nous cela était une compagnie surtout qu'il était accompagné de son épouse, pour ma femme isolée en plein bled, cela était une aubaine, pour moi c'était autre chose, car il me fallut le guider en différents endroits afin de lui faciliter la tâche, car seul il lui aurait été très difficile de s'en sortir, car en forêt il est nécessaire de connaître les sentiers souvent dissimulés dans les sous-bois pour éviter bien des détours, et aussi les noms des mamelons et chaque source ces noms étant écrits en berbère sur les cartes il était assez difficile pour une personne venant de France de s'en sortir sans encombre, car même écrits en français l'écriture et la prononciation réelle diffère et pour celui qui est comme cet officier ne connaît pas un mot d'arabe il est pratiquement impossible qu'il s'en sorte sans une aide, ce dernier ayant besoin de quelques ouvriers pour faire ses relevés topographiques je dus lui procurer des indigènes de la région parlant couramment le Français, ainsi il était tranquille au point de vue langage, car moi j'avais mon travail sur les chantiers je ne pouvais passer mon temps avec lui à longueur de journée, surtout que la direction où il travaillait était souvent contraire à la mienne, et en cette période de l'année il y avait beaucoup de transport de produits donc pas mal de contrôles à effectuer sur place de l'enlèvement pour délivrer les permis de colportage, et à chaque fin de mois pas mal d'ennuis avec l'administration pour les états à fournir et toutes les paperasseries, et comptes rendus de toutes parts, avec tous les nouveaux décrets du journal officiel de l'état Français, et à cette époque où il fallait bien faire attention à tout, même à ses chefs réputés et considérés comme les meilleurs, c'était l'époque des vengances, où les tendances politiques assouvies aux profits personnels jouaient un rôle prépondérant dans la vie de cette triste époque.

L'homme étant par excellence un être égoïste, car pour certains son bien-être lui est cher avant tout, ce qui peut être considéré comme juste lorsque ce bien-être est acquis normalement mais Héla!!! à combien de bassesses certains ont du se soumettre pour satisfaire leurs desirs, sachant jouer avec le destin et le mettre à profit dès-lors qu'il s'agit d'argent, à combien la guerre à profiter, et combien ont fait de grosses fortunes en servant l'ennemi plus-tôt par intérêts personnel que par idéalisme, c'était vraiment une période où il c'est passé des choses atroces, non peut-être pas mais lamentables, certaines gens se soumettent avec une facilité qui souvent frappe, car il apparait souvent que ces derniers se soumettent comme une bête qu'un fouet invisible frapperait, peut-être ont-ils une

chance de pouvoir le faire, car pour mon compte personnel , même si je l'avais voulu, cela ne m'aurait pas été possible, car mon caractère revendicatif ne me l'a jamais permis, en plus en tous temps et en tous lieux j'ai toujours eu une position bien définie, à tort où * raison , mais il en a toujours été ainsi; c'est ainsi qu'avec mes chefs directs depuis ~~1940~~ ma démobilisation de quarante, il nous arrivait souvent de parler des événements de la guerre, j'ai souvent préféré me taire, car je n'ai jamais été d'accord avec eux, qui ne voyaient que la victoire de l'Allemagne et avec laquelle d'après eux nous aurions toujours du nous associer, peut-être avaient-ils raison , mais à une condition qu'elle ne soit pas nazie, cela était mon avis , mais en Afrique les avis étaient forts partagés, et beaucoup n'étaient pas de mon avis, et ceux qui auraient pu l'être n'auraient jamais osé le manifester de peur de perdre leur travail, car dans tous les villages même les plus petits s'étaient formés des comités de soutien au gouvernement de Vichy il avait même été formé des compagnies de S . O . L dans la région, en tant que garde des Eaux et forêts je faisais partie en quelque sorte du groupe des notables régionaux, j'avais été sollicité pour faire partie de ce groupe, mais ces derniers reçurent de ma part un refus catégorique, ce qui me mit vite au rang des ~~réfractaires~~ réfractaires, j'étais donc sujet à une surveillance de la part de cette organisation, ce fut pour moi une période difficile, car me sentant surveillé , je me retrouvais constamment sur les nerfs, et de ce fait toujours prêt à réagir, mais tant bien que mal je réussissais à me maintenir, évitant toute discussion avec mes chefs concernant la situation de la France occupée, et les ordres de Vichy.

L'hiver 1941 à 1942 fût très froid et long, dans cette région il n'est pas rare comme en France de voir l'hiver se prolonger jusqu'au mois d'Avril, c'est ce qui arriva en cette année 1942 , des coupes étaient encore en exploitation quand s'abattit une tempête sur la chaîne des Sudans Rharbhi, un exploitant forestier de la région pris dans la tempête vint en cette journée me demander asile , il n'était pas possible de refuser surtout par une tempête de neige à ne pas mettre un chien dehors, je lui offrit donc l'hospitalité; et le gîte pour la nuit, le lendemain matin la tempête étant calmée, ce dernier rejoignit ses pénates après m'avoir remercié des services prodigués, et heureux d'avoir eu son poste forestier pour avoir trouvé asile, car de son domicile à la maison forestière il y a un bout de chemin, et une route souvent pleine d'embûches la route étant carrossable que sur une vingtaine de kilomètres cette dernière se trouvant taillée à flanc de montagne, et de ce fait très dangereuse par mauvais temps , car en certains endroits le sol se composait de terre glaise en temps de pluie et par dégel, il ne faisait pas bon s'y aventurer, certains camions y sont restés plusieurs jours, mais par un changement de temps brusque cela séchait très vite, le vent accompagné de soleil remettait tout en état assez rapidement ce qui arrive souvent dans ces régions à changement de température rapide, puis vint le printemps dans toute sa splendeur et avec lui le changement de travaux, les coupes étant terminées, donc fermeture des chantiers en régie, mais la remise en route des chantiers d'écorces à tan, et des défrichement des lots de colonisation , car ces derniers désiraient y faire des semailles de printemps afin de tirer profit de cette

terre , ces deux chantiers se trouvant dans la même région, en même temps il y avait la transformation des souches de chênes une fois écorcées en charbon de bois tout cela me donnait beaucoup de travail, car cette exploitation prenait de plus en plus d'ampleur m'obligeant à une surveillance plus serrée, c'est ainsi qu'un après-midi je fus appelé à me rendre compte que dans la charrette du chef de chantier mal dissimilés dans un sac, se trouvaient deux lapins de Garenne, et comme un ouvrier de ce chantier m'avait vu , il me fut impossible de ne pas verbaliser, chose que je fis contre mon gré, car je savais très bien que cela allait provoquer des réactions de la part de cet européen, et Français de l'ariège, mais il est un proverbe qui dit que les murs ont des oreilles ainsi que les montagnes aussi , bien malin celui qui pourrait prouver le contraire , ainsi je dressais procès verbal à ce dernier, pour colportage de gibier pris à l'aide d'engins prohibés, donc le règlement ordonnait la saisie du gibier qui fut remis à un service de bienfaisance, où à un hôpital, puis ce qui était plus grave, la mise sous sequestre de la voiture et du cheval ayant servi de moyens de transport, ceci est le règlement que l'on doit appliquer selon le régime forestier à l'époque.

La réplique ne tarda pas à se faire attendre, car il ne faut pas oublier que nous étions sous le régime de Vichy, et la chose en était que plus aisée, car appartenant à la fameuse milice, ce bon Français porta plainte auprès du procureur de la République de Tiaret contre moi m'accusant d'insulte au Maréchal, et aussi d'ébergement d'un juif en maison forestière de Tafsa, avec un tel motif à l'époque le résultat ne tarda pas à ce faire connaître, par une enquête de circonstance. Heureusement que dans la région il y avait de braves gens et de bons patriotes surtout parmi les gendarmes. donc grand branlebas de combat , ces derniers durent me rechercher, mais sans résultat , car il fallait que vivement que je prenne de l'avance sur l'enquête, par l'intermédiaire d'un avocat et maire du village de Freneda ce dernier obtint un non lieu auprès des ~~autorités~~ autorités et également l'affaire en resta là. Mais ceci n'intéressait ma situation, en tant que citoyen, mais hélas j'appartenais à une administration, et je venais d'être titulaire, ce qui n'avait peut-être pas plu à tous mes chefs, mais ce qu'il y avait de plus embêtant , c'est que le titulaire de la brigade, et l'inspecteur du cantonnement n'étaient plus à leur poste, ces derniers appelés à des fonctions plus importantes, étaient remplacés par des bénévoles, qui eux avaient grand peur de se mouiller, et n'avaient aucun scrupule à voir leurs subordonnés tomber dans les pires ennuis; eux pour ne pas nuire à leur situation, surtout pour une affaire de ce genre et de cette nature car beaucoup d'entre eux étaient des partisans de Vichy, où tout au moins avaient intérêts à être de la bande pour en tirer profit.

Pour ma part je continuais donc mon travail comme à l'ordinaire, j'avais bien répondu à un questionnaire de l'administration, mais n'entendant parler de rien j'avais donc imaginé que l'affaire était pour ainsi dire classée, hélas ! un beau jour je reçus une révocation des eaux et forêts venant d'en haut lieux; de la conservation des eaux et forêts à Alger cela me fut notifié par mon chef direct ,

Révocation pure et simple par mesure disciplinaire, sans autre forme de procès, et d'un seul coup me voila sur le pavé avec ma famille sans secours de nulle part heureusement que celui qui en était indirectement la cause, et que lui du fait qu'il était juif et n'avais plus le droit d'exploiter les forêts même comme tachero n vint à mon secours , et de ce fait je devins exploitant forestier des chantiers dont j'étais le surveillant, je dus trouver un logement à Franda et garder mon cheval dont j'étais propriétaire, je pus de cette façon me rendre plus facilement à mon travail en forêt et surveiller les chantiers que j'avais en ~~différents~~ différents endroits et appartenant à des exploitant dont j'étais devenu en quelque sorte le tacheron, et cela sous les yeux de la population Indigènes qui me connaissait très bien ~~parce~~ ayant d'avantage affaire à eux qu'aux Européens , et surtout plus curieux de nature, puis vint la mauvaise saison de nature propice à la carbonisation, et où chaque jour où presque je devais me rendre sur les lieux, ce qui sembla bizarre à la gente S.O.L de la région de franda, si bien que le dimanche ils crurent bon de me en particulier le dimanche pour de repos pour ces derniers , quand à moi les chantiers n'avaient pas de jours fériés, puisque tous travaillaient à la tâche , c'est derniers me surveillaient car depuis un certain moment le bruit avait couru que des parachutistes avaient été vus dans la région des Ghouadis, ancien canton sous ma surveillance, ainsi pendant de longues distances il m'arrivait souvent d'être suivi sans que j'y fasse aucune attention, et n'y attachant aucune importance , et jouant à celui qui ne se rendait compte de rien; de ce fait je sus que ces derniers opéraient que sous les ordres reçus de leur chef, au juste c'était vraiment une bande de pauvres types, qui au premier coup dur étaient capables de changer de camp,

Quand un dimanche matin me rendant ce jour faire la paye des ouvriers, et leur apportant par la même occasion un peu de sucre et de thé que j'avais pu obtenir par l'administration de la commune mixte, car à l'époque il fallait souvent faire des acrobaties pour obtenir en particulier huile et sucre et thé, ceci était pour les indigènes leur grand et principal souci, car pour le reste ils se débrouillaient tant bien que mal, et c'est pour cela que j'avais décidé de leur porter quelques denrées et afin de les encourager à travailler; étant en train de faire leur compte en compagnie de tous les ouvriers qui attendaient leur tour pour être payés, et étant à peu près sur qu'il n'y aurait ainsi très peu de contestations , la paye étant faite à la vue de tous, quand l'un me dis tu n'entends rien toi, rien lui répondis-je, où plutôt un bruit sourd qui se repercutait dans la montagne, et qui ressemblait fortement à un bruit de grosses pièces d'artillerie, la repercussion dans la montagne devenait de plus en plus forte, car le vent ayant viré au nord-ouest était propice, et nous faisait parvenir le son à travers les chaînes de montagnes orientées légèrement dans la même direction, mais ce bruit de canonnade où de bombardement m'inquiétait, sur le chemin du retour il m'arrivait souvent de faire arrêter ma monture pour mieux entendre ce que cela pouvait bien-être, en plus les indigènes que je rencontrais sur le chemin me demandaient ce qui faisait ce bruit

j'étais obligé de leur répondre que je n'en savais rien, j'aurais été bien en peine de leur donner une réponse positive. Quand à moi j'avais hâte d'arriver au village car je sentais mon cœur battre à coups redoublés, car dans le fond de ma pensée j'avais un espoir, je ne savais exactement de quoi il s'agissait, car nous avions tellement subi de revers que nous ne savions plus exactement ce que nous aurions pu espérer, pour mon compte je comptais un peu à la réaction des Français de la marine en particulier à Mrs-el-Kébir, j'aurais tellement aimé voir une telle réaction que je n'osais y songer, ceci me passait dans la tête tout en faisant route vers ma demeure de Frennda, j'avais hâte d'arriver il me semblait que le cheval n'avancait pas et il me restait encore une dizaine de kilomètres à parcourir, j'ai dû pousser un peu ma monture, car j'avais grand hâte d'arriver pour avoir des nouvelles en ~~arrivant~~ prenant contact avec les habitants, car j'estimais que quelqu'un pourrait au moins me dire quel était ce bruit sourd qui se répercutait, où on aurait eu des nouvelles par radio, une lueur d'espoir était au fond de mon cœur, et, j'avais hâte de connaître la nouvelle, et j'avais peur à la fois d'une nouvelle catastrophe.

Arrivant au village la première personne interrogée n'en savait rien, tout le monde entendant le bruit, mais personne n'osait encore rien dire, on aurait dit que tous avaient peur, malgré que la plus grande partie de ces gens espéraient une nouvelle tel que reprise des activités des Français, en un mot réveil des français, mais toujours pas de nouvelles, quand je rencontrais en rentrant chez moi, un camarade des P. T. T. qui revenait de la poste pour réparation d'appareils téléphoniques; ce dernier était tout joyeux et n'osait pas le faire voir n'y même en parler à personne, me voyant rentrer à la maison il m'interpella et me dit en ces termes: (les Américains et les Anglais débarquent à Oran) c'est ce que je viens d'entendre au téléphone il ya une heure, mon sang ne fit qu'un tour, et je ne put m'empêcher de lui donner un baiser de joie, malgré que nous savions ce qui nous attendais, tous deux nous étions heureux, et le lendemain le bruit du ~~débarquement~~ débarquement courait dans la rue, cela ne fit qu'une trainée de poudre, malgré que certains faisaient la gueule, puis bientôt les services S O L et leurs acolytes s'eclipserent prudemment et sans bruit en attendant de savoir si ce débarquement allait vraiment réussir, quand un jour un convoi de jeep américaines passa par le village faisant certainement une reconnaissance de terrain, et par la même occasion un sondage de la population, mais aucune réaction ne se fit sentir de la part de la population, et ils repartirent pour une autre destination, quand tout à coup je vis une personne que je connaissais très bien, revenant d'Oran pour son travail de ce fait avait été coincée quelques jours pendant les événements, aussi à son arrivée au village nous ne manquions pas de lui poser des questions, c'est ainsi qu'il nous confirma que les américains étaient bien à Oran avec un matériel formidable, et avaient débarqué également à Casablanca, et à Alger, et le raliement de l'armée française pour la libération de l'Afrique du Nord et en particulier pour chasser les troupes allemandes se trouvant en Tunisie, sur le visage de certains on lisait de

l'inquiétude , quand aux autres c'était plus tôt la joie, dans l'espoir que tous les ordres transmis par le gouvernement de Vichy au gouvernement général de l'Algérie allaient du fait de la reprise des hostilités par les Français devenir caduques, et de ce fait les interdictions levées; c'est ce qui arriva à ce moment là, ne me sentant plus retenu vis a vis de mon collègue ex ploitant forestier . Il me tarda d'être utile à la nation, ainsi je parti donc travailler dans une entreprise de réparation navale, faisant beaucoup de transformations de bateaux de commerce en navires armés, consistant à mettre à bord des pièces d'artillerie contre avions et aussi l'installation de rampes de grenadages, pour faire la chasse aux sous/marins mais j'en ai eu vite assez de cette vie sel, ayant une chambre en ville, obligé de manger en ville, je me suis vite rendu compte que cette vie ne pouvait pas durer et en plus voyant cette entreprise d'origine espagnole faire fortune du malheur des français, je ne pouvais le supporter; cela me poussa à agir autrement, un beau matin au lieu de me rendre à mon travail, je suis allé en premier à l'état major de l'armée de terre qui à l'époque était situé sur les hauteurs de Gambetta, tous étaient d'accord pour m'enrôler de suite , mais lorsqu'ils me demandaient dans quelle arme j'avais servi, et que je leur répondait dans la marine, à partir de ce moment je devenais intouchable, car aucune autre arme avait le droit d'enrôler un marin, donc je revins de Gambetta dépité car mon sang bouillait et je ne comprenais pas très bien pourquoi parce que j'étais un ancien marin je ne pouvais pas servir ma patrie dans une autre arme, alors je n'avais plus qu'une ressource aller à la Marine.

Genflé à bloc ma voila parti à l'amirauté situé sous la montagne ~~de~~ de Santa - Cruz, je réussis à pénétrer à l'intérieur après que le planton m'ai laissé passer lui donnant comme motif que j'allais voir l'aide de camp de l'amiral . On me fit rentrer dans un genre de salle d'armes copiée un peu sur celle qui se trouve à bord des navires battant ~~avec~~ pavillon amiral en me priant de bien vouloir attendre quelques instants.

C'est ce que je fis , mais je sentais mon coeur qui battait à coups redoublés me demandant si je ne m'étais pas embarquer dans une galère héphémère, quand tout à coup, comme pour une personnalité importante, où une personne appartenent à un service spécial assez courant dans la marine et surtout dans les états majors de l'armée dont j'avais fait ~~partie~~ partie en 1940 et dont je connaissais pas mal de ficelles, le planton vint me demander de le suivre et me fit pénétrer dans le bureau de l'aide de camp , un Capitaine de frégate ce dernier me fit assoir (en moi-même je me disais tout à l'heure tu vas te retrouver en prison) me demandant le sujet de ma visite. Alors bien clairement je lui exposé mon cas, lui faisant savoir que je n'avais qu'un sel désir, reprendre du service pour combattre et participer à la libération de la France, et que ayant fait des démarches dans ce sens auprès des autorités de l'armée de terre, ces derniers ne pouvaient rien faire pour satisfaire mes demandes malgré leur besoin en hommes du fait que j'appartenais à la marine à ce moment là cet officier me demanda mon âge, mon grade dans la marine, mon domicile, puis ensuite rempli une fiche qu'il donna au planton , lequel m'avait

introduit dans le bureau, qui lui m'envoya dans d'autres bureaux, où tout le monde était bien aimable avec moi, contrairement aux habitudes de la marine en général, là on me demanda) à partir de quand je voulais être mobilisé, vingt minutes après je sortais des bureaux de l'amirauté avec mon ordre de mobilisation, et le lendemain j'étais à la maison en permission de dix jours, et un ordre d'affectation pour la base des sous/marins d'Oran Lamoune; j'étais heureux de mon affectation, car ainsi je pouvais ~~démontrer~~ démontrer aux grands gueulards de Vichy, que je n'avais pas hésité de reprendre du service quand il le fallait pour défendre la patrie en danger et dans le fond de moi même j'étais encore plus heureux que si j'étais parti dans l'armée de terre, car cette dernière était pour moi une inconnue, pendant que la Marine elle était un peu comme une deuxième famille pour y avoir déjà passé six années de mon existence, j'étais surtout heureux de pouvoir dire à ceux qui depuis ma révocation des eaux et forêts venaient presque journellement me faire de la propagande pour les travailleurs volontaires en Allemagne. Ainsi disaient-ils ces bons français tu pourras participer à la victoire de l'Allemagne, et ta famille ne manquera de rien, tu peux partir tranquille !! et aussi tu pourras gagner beaucoup d'argent et te faire une situation surtout en tant qu'ajusteur c'est un métier très recherché des allemands me disaient-ils, mais hélas je n'ai jamais été disposé à aller ~~à~~ travailler.

Après avoir passé mon congé à la maison, je rejoignis donc à l'heure prévue la base de la marine Oran, où j'avais dès mon arrivée une vieille connaissance du temps de mon active à Cherbourg le Commandant l'Herminier pacha du sous/marin Casabianca, mon ancien commandant à bord de l'Orphée en 1935, ce dernier me souhaita la bienvenue à l'escadrille, et me donna rendez-vous pour le lendemain matin à 8 h à son bureau; le lendemain matin après l'appel, je fus donc au rendez-vous comme prévu, ce dernier m'interrogea sur mon passé après ma libération de l'active en janvier 1936, voyant que j'avais travaillé dans la construction navale en qualité d'ajusteur et connaissant mes qualités de torpilleur, se souvenant des lancements d'honneur à bord de l'Orphée à Brest et de la préparation des torpilles à bord du Jules-Vernes me fit immédiatement affecter à l'atelier des torpilles de la base des sous/marins car chaque sous/marin a son stock de torpilles et de munitions s'y rapportant, ce ~~à~~ dont nous étions chargés.

Je repris donc mon travail comme autrefois, et je m'aperçus que je ne l'avais pas oublié après six années d'interruption, car pendant la période 39-40 je n'avais travaillé dans ma spécialité, car à l'époque il ne manquait pas de torpilleurs la marine française était complète et chaque bateau avait son équipage au complet pendant qu'en quarante trois la plus grande partie était coincée en France où en zone occupée et même en zones libres qui avait cessé de l'être et la marine s'était sabordée dans le port de Toulon.

donc c'est avec joie que je repris mon travail à l'atelier, et en plus je retrouvait pas mal de camarades qui étaient pour la plupart au grade de maître ou de second-maître beaucoup avaient été avec moi à bord du Condorcet aux écoles de torpilles et parmi eux beaucoup étaient des Normands ou des Bretons, et pour comble

beaucoup d'ouvriers de l'arsenal de Cherbourg qui avaient tous évacuer devant les allemands en quarante et étaient restés en affectation en Afrique du nord depuis déjà plusieurs années, cela fait que je me sentais un peu plus en France j'avais un peu l'impression que je ne l'avais quittée complètement, et en plus nous pouvions avoir quelques nouvelles du pays bonnes ou mauvaises, cela nous mettait surtout au courant de la situation, car pour mon compte personnel j'avais été en quelque sorte isolé dans les djebels depuis juin quarante, cela me faisais énormément plaisir, car du côté de ma famille les nouvelles étaient plus-tôt rares, et cela nous rapprochait de la mère patrie, à cette époque la bataille faisait rage dans les djebels de Tunisie, heureusement que le matériel Américain arrivait à une ~~une~~ vitesse incroyable les chaînes de montages de jeep et de camions militaires fonctionnaient à plein rendement, et donnaient ainsi une bonne leçon d'organisation et de travail à l'armée française surtout à l'armée de terre, car nous n'avions plus rien, nous nous trouvions dans le dénueement le plus complet; heureusement que cela changea avec le temps et progressivement avec le matériel reçu.

L'armée de terre la première reçut le matériel, car elle n'avait plus rien, il n'était pas rare à la grande bataille du Keef de voir les fantassins français avec des espadrilles aux pieds et cela dans la neige faute de chaussures, puis les mulets furent dans certaines circonstances remplacés par les jepps et en plus avec un armement ultra moderne, cela changea et améliora la vie du militaire en remontant un peu le moral qui était plus-tôt à la baisse tous espéraient de plus en plus à la victoire ; sur le port arrivait sans cesse du matériel lourd, des grues énormes entièrement démontées, huit jours après leur arrivée elles commençaient déjà à effectuer le relevage des navires coulés lors du débarquement allié, il était formidable de voir la diversité et la qualité du matériel et la quantité arrivant sur le port, nous n'étions guères habitués à ce genre de remue-ménage de toutes sortes, car non seulement le matériel, mais les armes, les vivres et l'habillement étaient entassés sur le port par secteurs et gardés manu-military, il fallait voir tout cela pour le croire, tout cela nous réconfortait et nous avions foi en l'avenir, certains de la victoire avec l'aide des Américains qui de jour en jour nous mettaient au courant de leur techniques modernes, alors que nous étions en un état de léthargie, et rien n'était fait pour en sortir, car à l'époque nos chefs n'étaient pas encore satisfaits de la nouvelle situation, et la subissait un peu sous la contrainte.

pendant ce temps là et grâce aux alliés les troupes allemandes perdaient pied en Lybie et en Tunisie les troupes françaises appuyées par les américains avec leur matériel, et l'aviation avec leurs troupes aéroportées la Tunisie fut bientôt libérée ainsi que toute l'Afrique, à cette époque la marine américaine et quelques sous/marins et contre torpilleur français firent la préparation et jouèrent un rôle important dans le débarquement de la Sicile, puis à Naples, à cette époque nous avions un travail fou, il nous arrivait souvent de travailler de nuit, afin de préparer des torpilles pour l'escadrille et parfois de les faire ravitailler en mer par l'intermédiaire du navire atelier Américain (le Vulcain)

Puis peu à peu de nouvelles troupes se formèrent entièrement équipées à l'américain c'est ainsi que pour aller combattre en Italie, des régiments d'artillerie lourde furent constitués par la marine, ainsi que la deuxième division blindée, où beaucoup de fusillés marins se trouvaient réunis pour la libération, tout cela faisait beaucoup de vide parmi nous, et nous obligeait à redoubler d'ardeur dans notre travail, le front d'Italie nous coûtait beaucoup d'hommes, car la bataille y était dure, et sur mer il fallait surveiller les convois car ils étaient constamment attaqués soit par les sous-marins allemands qui avaient refuge de faveur en Espagne franquiste et l'aviation allemande était encore très puissante à l'époque, à cette époque nous avions subi beaucoup de pertes difficilement compensées, car les hommes manquaient la France était occupée, ceux qui arrivaient à franchir les Pyrénées arrivaient difficilement, car en Espagne ils effectuaient souvent un stage de plusieurs mois dans les prisons espagnoles. Je me souviens très bien que étant en observation à l'hôpital Baudens, où étant homme valide auprès de tant de malheureux, je donnais la main aux infirmières soignantes, ayant de ce fait un accès plus facile aux armes pharmaceutiques il m'arrivait souvent et sur l'avis de ces dernières de donner des soins à ces malades qui avaient tant soufferts en prison, et qui souvent étaient dans un état lamentable, et pour comble ces gens étaient considérés comme des prisonniers et traités comme tels par les autorités françaises de l'époque, d'ailleurs ils étaient parqués dans les combles de l'hôpital, seul le service infirmier pouvait y pénétrer pour les soins qui souvent laissaient à désirer, pour arriver à rendre service à ces derniers nous y allions la nuit, cela était assez risqué et il fallait bien faire attention, car il y avait encore à l'époque des séquelles de collaboration de Vichy.

Étant en observation pour le rein droit dont je fus emputer par la suite, mes examens étant terminés je sortis de l'hôpital comme j'en suis rentré et n'étant pas plus avancé car je ne connaissais toujours rien de ma maladie.

Je me retrouvais donc à la base des sous-marins bien malheureux car si j'avais pu par malheur de me coucher dans le hamac, les coliques néphrétiques recommençaient de plus belles, j'ai été obligé de coucher sur une table pendant toute la durée de la guerre. À l'hôpital j'étais très bien car les lits y étaient très durs et couché bien à plat me faisait beaucoup de bien, n'en pouvant plus de souffrir sans que jamais personne n'ai pu rien faire pour me soulager, un jour je mis mon nom pour la visite et établis une demande de changement de spécialité, ce qui fut accepté par la commission, sous toute réserve de satisfaire à un examen me jugeant apte à exercer la spécialité de fourrier ou de secrétaire militaire, tout en conservant ~~mon~~ mon grade, ce qui me fut acquis avec assez de facilité, je me retrouvais donc dans mes nouvelles fonctions, et je finis la guerre comme fourrier (à la comptabilité de la marine forces françaises libres) mais sans avoir été soigné de mon mal et sans savoir exactement de quoi il s'agissait, pourtant par périodes il m'arrivait d'en souffrir cruellement, sans que cela me gêne trop pour mon travail de bureau, où je passais mon temps d'une façon assez agréable, car tous étaient de l'active et n'avaient guère besoin de moi pour faire leur boulot, je pouvais quand cela me plaisait me détendre

et marcher un peu pour soulager mon côté endolori, un beau matin me rendant à mon bureau, je vis en ouvrant la porte qu'il se passait quelque chose, car tous étaient joyeux et anxieux à la fois, notre téléphoniste bilingue était très énermée et demandait des communications, se mettant en relation avec tous les postes qu'elle pouvait avoir, y compris les postes de l'armée américaine, étant elle-même interprète de langue anglaise, et nous confirma à la joie de tous que les troupes alliées étaient bien débarquées en Normandie, et livraient de durs combats à l'ennemi, cela fut une joie générale, tous étions heureux et avions une bonne espérance qu'ils puissent fortement s'implanter, et repousser l'ennemi, car notre plus grand désir était de voir partir les allemands hors de France, tous sans exception nous avions hâte de revoir la France le plus rapidement possible, ainsi que la famille dont nous étions sans nouvelles depuis bien longtemps, cela nous faisait quelque chose d'y penser, car cela nous faisait mal de savoir que notre pays était occupé depuis si longtemps, nous en avions assez de voir notre sol battu par les bottes allemandes.

Mais hélas il y avait beaucoup de travail à faire, car en premier il fallait ravitailler en armes et munitions, et matériel divers les patriotes de France et de Corse, et pour cela le matériel partait d'Afrique du Nord à bord de bateaux divers, bateaux de pêches en particulier car il leur était facile de se camoufler avec la complicité de certains placés à la direction du port, car il ne faut pas oublier que chaque port et même la côte de France était sous une surveillance très serrée par les forces allemandes.

Il y avait aussi le sous-marin Casabianca qui participait pour une part importante à toutes ces opérations délicates tant en Corse que sur les côtes de France puis enfin ce fut l'assaut final contre la Corse occupée par l'armée d'assaut les tabors marocains, et enfin l'effondrement des troupes de l'axe en Italie, et la grande préparation du débarquement de Provence. Il y avait de grands mouvements de troupes la plupart des camps se vidaient, chez nous dans la marine nous étions réduits au strict minimum malgré l'arrivée massive des troupes de la France libre car ils arrivaient d'un peu partout depuis Dakar, de l'A.O.F. puis de Libye et de la Tunisie, tous ces gars que l'armée en particulier les marins considéraient comme des rénégats, et qui enfin rejoignaient nos troupes pour aller grossir les rangs de l'armée. j'aurais bien voulu partir avec eux mais mon état de santé ne me le permettait pas. aussi je pesais une demande de permission agricole de 30 jours ce qui me fut accordé; pendant ce temps là je faisais les battages conduisant et ayant la responsabilité d'un chantier avec le matériel, nous marchions avec la locomotive comme au bon vieux temps, car le fuel pour les tracteurs faisait défaut et nous brûlions la paille que de paille brûlée pour arriver à tenir la pression de régime, pour faire tourner la machine à battre le grain à une vitesse normale de travail, ce travail était assez agréable mais les journées étaient longues car les hommes commençaient au petit jour, vers cinq heures jusqu'au coucher du soleil, mais nous organisions un roulement de travail, trois heures par équipe afin de permettre aux hommes de se reposer un peu.

La permission terminée je fut de retour à la base, et appartenant à une classe ancienne vis à vis des réservistes de la marine, je fus démobilisé le seize janvier mille neuf cent quarante cinq, je regagnais ma famille à Franda où elle était domiciliée depuis ma mise en disponibilité, car ayant été réintégré dans mes fonctions avec la date rétroactive depuis ma révocation ce qui avait fait jaser pas mal de mes collègues.

J'aurais du réintégrer la maison forestière de la Fontaine -du- Génie située à une douzaine de kilomètres du village, mais c'est à ce moment précis que quelque chose allait changer dans ma vie, car les jours les plus sombres font souvent penser et réfléchir, c'est en ces moments que l'esprit analyse la mieux et où l'on se rend bien compte du passé; rejoindre mon poste je n'en avais nul envie, car c'était en quelque sorte me mettre à la merci de mes anciens chefs (ceux qui m'avaient révoqué sans scrupule) et qui eux étaient toujours à leur poste, et en plus pour certains avaient gagné des galons; ceux-ci avaient pendant toute la guerre tenu jalousement leur poste où ils étaient si bien à l'abri de tout et bien tranquille hier ils étaient pour l'Allemagne et le gouvernement de Vichy, et aujourd'hui tous sont devenus des hommes de bien qui ont servi la France avec ferveur, tant et si bien que ils sont devenus en quelque sorte des résistants de première heure, tant et si bien que dans quelques années tout le monde aura oublié le peuple de France en général oublie vite, car le monde est égoïste une fois rentré chez lui il ne pense plus à rien qu'à son avenir matériel, c'est ainsi que la plupart sont devenus d'anciens ~~résistants~~ résistants de première heure.

Voilà pourquoi je n'ai pas réintégré les eaux et forêts, car c'était vraiment me mettre dans la gueule du loup au risque de subir les pires ennuis, mal considéré des chefs, et toujours mal noté du fait des antécédents, car ces choses restent toujours malgré tout; en un mot d'avoir une carrière de soumission complète toute ma vie et sans ne pouvoir répondre tout en ayant raison, on a toujours tort d'avoir raison, cela n'était pas possible, c'est pour cela que j'ai décidé de reprendre mon métier de mécanicien, au début cela me fut très dur, car nous avions beaucoup de travail pour les colons sans horaires précis, quelque fois de quatre heures du matin au soir très tard lors de la période des moissons. Et cela pour pas grand chose, ces derniers étant très serrés du porte monnaie, beaucoup d'entre eux étaient pire de maquignons il fallait toujours marchander avec eux, où alors faire ~~le prix~~ le prix du travail avant de l'effectuer, mais cela n'était pas toujours facile à cause des imprévus, surtout qu'après guerre nous avons eu une période où nous manquions de tout et il nous fallait souvent improviser.

puis un beau jour par l'intermédiaire d'un camarade, il me fut proposé une soit disant bonne place d'aveni, comme associé dans un garage de Mongolfier, le travail y était très ~~dur~~ dure, surtout que certains jours je souffrais cruellement de mon rein droit, le travail était très intéressant, car j'aimais beaucoup la mécanique, car comme au bon vieux temps où on réglait les coussinets de bielle et de ligne d'arbre pour être ensuite ajustées à la main, où alors il fallait faire faire le travail à Oran dans des ateliers spécialisés, et ensuite faire le réajustage et le montage à l'atelier, également faire de la soudure autogène, c'est là que je me suis

perfectionné, car depuis les chantiers Worms au Trait, je n'avais plus souder cela faisait une bonne huitaine d'années, il nous arrivait de refaire des radiateurs en ne conservant que le nid d'abeille et le tout avec de la tôle galvanisée, c'était l'époque héroïque, c'était un atelier où il nous fallait tout faire, à l'époque nous avions beaucoup de travail à la période des travaux d'été battages et moissons nous avions quelques fois trois ou quatre ouvriers et au moins deux apprentis, au printemps c'était la réparation des tracteurs et moissonneuses batteuses, nous avions également un gros matériel de battage à mettre en état tous les ans, ce matériel comprenait un tracteur à chenille, une batteuse de fort calibre et un crible et une équipe venant tous les ans, équipe de marocains et venant chaque année de la région de Beni-Ommif de bien braves gens, mais un peu primitifs, nous avions bien quelqu'un pour conduire de matériel, mais il était bien rare que pendant la saison ce dernier ne tombe pas malade, et comme j'étais l'homme à tout faire, il me fallait partir dans le bled conduire ce matériel avec cette fameuse équipe de Marocains qui pour venir travailler chez nous chaque année parcouraient une distance de 600 kilomètres environ à pied très calmement ils venaient un peu en touristes, c'était la belle saison, faire du camping en cours de route était pour eux un délassement en plus ils avaient économiser le prix du train, car ces pauvres bougres à cette époque ne gagnaient pas de grosses sommes car ils étaient drôlement exploités par les propriétaires du matériel de battage, car en fin de saison quand ils avaient payé leur nourriture il ne leur restait pas grand chose quelques fois tout juste de reparer repartir chez eux et quelques mètres de tissus pour leur famille, après cela il ne leur restait plus rien, c'est à dire pas grand chose.

Ce que j'ai admiré en eux c'est le courage au travail, à peine arrivés, si le matériel était prêt à partir et en état de fonctionner, une journée pour acheter pour acheter leur denrées, thé, sucre, farine et pain et tout le nécessaire pour faire leur popote, car parmi eux il y avait le cuisinier, puis c'était le grand départ, cela ressemblait un peu à un carnaval, en tête le tracteur à chenille attelé à la batteuse, puis le sasseur (le crible) sur lequel était chargé tout le matériel du chantier, fourches cric courroies de rechange sacs ect. ect.. le carburant pour le tracteur était transporté à part, tous les hommes étaient grimpés sur la batteuse un peu partout et bien installés, jouant de la flûte en roseau, et de la guitare souvent construites par eux même avec une carapace de tortue, les sons qui sortaient de ces instruments étaient souvent mornes et nasillards mais ils jouaient et étaient heureux comme de grands gamins,

Chez le client c'était le travail de quatre heures du matin à huit heures du soir, le travail y était pénible avec beaucoup de poussières, et lorsque il arrivait une panne il me fallait réparer au plus vite pour éviter une perte de temps heureusement que cela n'arrivait pas trop souvent, pour encourager les hommes souvent nous leur achetions un mouton afin d'améliorer leur ordinaire il arrivait également que le colon chez lequel nous nous trouvions leur en faisait cadeau aussi s'il était content du travail, et surtout du rendement de la récolte, mais cela

était quand même assez rare.

pendant trois mois c'était cette vie de nomade à coucher sous la tente, quelque fois en pleine nuit le sireco arrachait tout sur son passage faisant tomber la tente souvent le mieux pour se mettre à l'abri était de se mettre dans la meule de grain, et d'attendre que cela se passe, mais quelques fois cela durait plusieurs jours et cela sans pouvoir travailler car le vent arrivait à faire tomber les courrois cela se terminait souvent par un violent orage, et tout redevenait calme, car en été les orages sont assez fréquents sur les hauts plateaux et dans le tell, ces régions ressemblent assez aux alpes maritimes, mais en plus chaud; les années de bonne récoltes la campagne de battage se poursuivait jusqu'au mois d'octobre, les uns heureux de pouvoir retourner chez eux avec un peu d'argent pour acheter quelques chèvres, les autres content d'avoir fait une assez bonne récolte, avec des projets pour la prochaine saison. C'est ainsi que dans cette association je suis resté ~~près de~~ presque trois ans pendant ~~lesquelles~~ lesquelles je réclamaient mon règlement de compte et surtout la régulation du ~~soit-disant~~ contrat d'association, chose qui dès le départ commençait à accrocher de part et d'autres, pour mon compte une chose me déplaisait beaucoup, car je devais effectuer le plus gros du travail et faire la comptabilité clients et garage, l'associé était toujours en route à la recherche des pièces et rendre visite aux fournisseurs ?? donc presque jamais présent à l'atelier, j'avais bien deux apprentis à demi formés, mais il m'avait fallu un bon ouvrier connaissant bien son boulot, mais mon associé ne voulait pas faire de frais supplémentaires, se fut un manque d'adresse de sa part, et pour moi ~~ce~~ ce fut une catastrophe faute de n'avoir fait les choses en règle, car pour avoir le maximum de mon du, il me fallut recourir à la justice, ce qui me permit de la débouter, voyant de la façon que cela pouvait tourner par la suite, il était plus prudent pour moi de me chercher une situation ailleurs, c'est ce que je fis et par la voie la plus rapide, c'est ainsi que j'avais fait une demande d'emploi aux Houillères de Kénadsa, qui m'avait accepté et de ce fait m'avait envoyé un permis pour me rendre à destination ~~et~~ mais un client avec lequel je travaillais beaucoup, ayant eu vent de mon départ pour le sud Oranais, vint aussitôt m'avertir que le service colonisation et Hydraulique recherchait un mécanicien ajusteur connaissant la mécanique générale, ce dernier me conseillant vivement de ne pas aller au sud ma perdre dans un bled maudit, écoutant ce dernier me voila donc au barrage de Frévest-Paradol. je me trouvais très bien à cet endroit, et nous étions très bien logés, une habitation de cinq pièces en parfait état, avec toutes les commodités à l'appui, en plus un jardin immense irrigué par un système de pompes puisant l'eau à quatre vingt mètres de profondeur au pied du barrage, et la refoulant dans un réservoir ne servant qu'à l'irrigation des dépendances des habitations

L'air y était très pur, car nous étions situés à flanc de montagne, la retenue d'eau du lac ~~et~~ située à nos pieds, et sur une longueur de sept kilomètres, cette retenue avait une capacité trente huit millions de mètres cubes, et au dessus de ce

lac face au petit village qui s'était formé lors de la construction du barrage face à une autre chaîne de montagnes très verdoyante, et très riche en gibier, et même en gros gibier, sanglier biches, lapins ect. ect. on aurait pu se croire un peu en vacances, tant le calme était grand, nous étions en tout cinq villages où il y avait de la place pour en loger au moins vingt cinq, toutes ces habitations ayant servi lors de la construction, ces dernières ne servaient plus à rien, mais étaient maintenues en état habitables avec eau courante et électricité.

Quand à mon travail il consistait à faire un peu de tout, ce que l'on pourrait appeler la mécanique générale, à cet effet nous avions un atelier de toute beauté et suffisamment outillé pour effectuer tous les travaux courants, il nous arrivait souvent de tirer des conduites neuves d'un diamètre de quatre-vingt millimètres nous étions très bien outillés pour ce genre de travaux, l'atelier se composait d'un tour d'une perceuse, étau limeur, poste de soudure autogène et un électrique, car il nous arrivait de faire la visite des conduites de fond, et réparation des vannes wagons pesant chacune trente tonnes situées en amont des conduites de forces le barrage étant vide pour ce genre de révisions.

Il faut dire qu'à l'époque les installations étaient des plus modernes d'après guerre alimentant par périodes d'irrigation une centrale électrique, cette centrale était conçue de telle façon à tourner en plein régime en période de pluie, où de fonte de neige avec deux alternateurs de 2500 kws heure et de la même façon dite au fil de l'eau aux périodes d'irrigation suivant les débits demandés par les services de Relizane, il est également à signaler que ce barrage avait fait des miracles dans la plaine de cette région autrefois si désertique et maintenant verdoyante depuis son irrigation, une véritable Californie d'Afrique du nord, nous avons laissé cette plaine couverte d'orangers à perte de vue, ses oliviers et ses mandariniers, abricotiers, figuiers et arbres de toutes sortes, le tout dans un alignement parfait, et un aménagement bien réparti pour le système d'irrigation de toute la plaine, au fur et à mesure que la plaine prenait de l'extension, la ville de Relizane qui autrefois était un gros village centre de ravitaillement des fermes et des douars environnants (environnants) était devenu un centre très important, une ville même où s'étaient montées des fabriques de conserves en particulier la confiture d'oranges connue dans le monde entier, ainsi que les huiles d'olives si renommées pendant la dernière guerre, les confitures de toutes sortes étaient envoyées en particulier en Amérique et en Angleterre où elles étaient tant appréciées, cette ville était très chaude en été à cause de son humidité, était si agréable en hiver, on dit que l'eau est une source de vie cela est bien vrai, car cette région qui n'était qu'un désert est devenue une plaine fertile et de très gros rapport, car de très gros rapports car de très grosses fortunes y étaient installées.

En cette ville nous avions notre centre administratif et notre subdivision avec ses ateliers de réparation, et dépôts de matériel, il nous arrivait souvent d'y descendre quelques fois dans la semaine pour nous ravitailler en matériel propre au barrage (gros matériel, pièces en général spéciales, car pour le matériel courant nous allions le chercher à Tiaret centre assez important de la région).

Centre de ravitaillement pour la grande plaine du Sersou, importante plaine à céréales et d'élevage surtout pour le mouton, se situant sur les hauts plateaux très froids en hiver et souvent couverts de neige, cette plaine assez fertile convenait parfaitement à l'élevage du mouton en particulier, car la chèvre elle préfère la montagne, ce grand plateau que nous appelions en hiver la petite sibérie est accessible par deux routes principales une allant de Oran à Tiaret, et l'autre venant de Relizane, sur la première de ces routes juste à l'endroit où elle accède au plateau au lieu dénommé la Fontaine du Génie, se trouve des ruines Romaines en parfait état de conservation appelée par les indigènes de la Région L'Aïn Ghetta (source des coupeurs de têtes) sur cette route très isolée les premiers colons étaient souvent obligés de faire le coup de feu contre des bandes de pirates qui rançonnaient et pillaient, les transports de céréales. Ces régions ont un climat qui ressemble souvent à celui de la France surtout en hiver (massif central) la vie y était très agréable et douce, mais le seul handicap était l'éloignement ~~de~~ pour les enfants, il y avait bien une école, mais hélas nous étions obligés de mettre les enfants à Frenda afin de pouvoir suivre des études normales, cela était loin et ~~est~~ coûteux, heureusement que je pouvais disposer d'une voiture pour effectuer mes déplacements, mais les enfants grandissaient, il me fallait songer à leur avenir, et en étant un peu dégoûté de faire du travail pour les colons sans autre rémunération qu'un merci quelque fois bien maigre.

Je préférais donc pour ma part rejoindre l'emploi qui m'avait été offert deux ans au paravent, c'est ainsi que début septembre je me trouvais aux Houillères du sud Oranais, en qualité d'ajusteur aux ateliers jour de la mine.

Après un voyage dur et pénible et aussi très long, partis le matin de Prévost-Paradol à 6h30 nous arrivons à Relizane vers onze heures par une chaleur toride puis changement de train arrivée à Pérégeaux à 15 h 20 départ de cette gare après quelques heures d'attentes, nous aurions du aller jusqu'à Oran et prendre le train à cet endroit, nous aurions eu de la place plus facilement, car à cette gare de Pérégeaux il fallait prendre le train d'assaut, c'était la rentrée des vacances et il n'y avait qu'un seul train par jour pour Colomb Béchar, Moi et mes enfants nous avons fait le trajet debout dans le couloir et serrés comme des sardines, car le train était bondé de gens de toutes sortes, des militaires de toutes armes, et aussi des pères blancs avec des colonies de vacances retournant au pays, l'arrivée du train à Pérégeaux ressemblait fort à la ruée vers l'or, il ne fut pas possible de trouver une place, il faut dire que le train reliant Oran à Colomb - Béchar était à voie étroite, et de ce fait les wagons plus petits tirés par une locomotive à vapeur, en plus cette voie très accidentée au passage de l'Atlas n'allait pas très vite, car à certains endroits il fallait deux machines pour monter un endroit appelé la croix du sergent. Nous avons passé la nuit dans ce convoi maudit et impossible de se reposer, et par dessus le marché une chaleur de plus en plus accablante au fur et à mesure que nous avançons, d'ailleurs pour mon compte j'ai passé une partie de la nuit sur la plate-forme du wagon, cela ressemblait un peu

aux train du far-west , car les plates formes étaient munies d'un garde-fou pour empêcher de tomber et assurer la sécurité des voyageurs, une fois arrivés le plus dur était passé, car maintenant il ne restait plus que la plaine jusqu'à Aïn -Séfra, après il y avait encore une chaîne montagne du haut atlas avec le fameux col du Moghrar, passé ce col nous retombions dans la plaine tout en longeant une autre chaîne de montagne, cette chaîne constituait une frontière naturelle du Maroc.

A partir de Aïn Séfra toutes les gares sans exceptions étaient des fortins en la frontière étant toute proche, et que la guerre *avec le Maroc n'était tellement lointaine, après ce trajet nous étions tous exténués nous arrivons enfin à Colomb - Béchar vers neuf heures, puis changement de train pour Kénadsa où nous arrivons vers 11heures là nous attendais un représentant des Houillères du sud Oranais muni d'une charette attelée d'un mulet pour transporter nos bagages et aussi pour nous remettre les clefs de notre habitation, et me priant de me mettre aux ordres du directeur à l'ouverture des bureaux, ainsi que mon chef de service, ainsi je su que je prenais mon service le lendemain matin à sept heures et demie aux ateliers mécaniques au service des pompes; après une nuit bien méritée et malgré le repos, la fatigue du trajet se faisait lourdement sentir pour moi ainsi que pour toute la famille.

Le lendemain à l'heure de l'embauche j'étais donc aux ateliers mécanique, après avoir fait connaissance de mon chef d'atelier ainsi que de mon chef de service, je fis donc mon boulot en qualité d'ajusteur et à l'essais pendant trois mois, il en était de même pour tous après une semaine d'essais, on me changea de travail, on me chargea de refaire l'embiellage d'un loco-tracteur; le travail consistait à mettre bien rond les manetons qui étaient légèrement ovalisés, ce qui était en somme un travail de Romzin surtout que le temps était limité, et en plus j'étais un peu désorienté, étant nouveau je ne connaissais ~~personne~~, et je n'avais aucune idée de ce que j'avais ~~posséder~~ posséder les magasins au point de vue matériel, heureusement un bon camarade chargé de me donner un coup de main, et qui lui était au courant de toutes les filières concernant les moyens d'avoir du matériel, grâce à ce dernier je pus continuer mon travail comme il se doit sans aucune difficulté et le terminer avant les délais prévus; l'essais fut réussit et même très bien, ce qui me valut quelque temps après de partir à la centrale Pruvost - Casagne pour remettre en état une locomotive du type classique et réfectionner tout l'embiellage ce qui fut fait en deux jours, c'est à dire que j'avais passé le samedi et le dimanche pour effectuer un travail qui en principe de quatre jours, il faut remarquer que je faisais au moins quatorze heures par jour, ce qui me valut de faire connaissance d'un ancien maître mécanicien que j'avais connu à la première escadrille de sous/marins de Cherbourg remplissant le rôle de chef de la centrale, de ce fait je fus nommé définitivement à cette centrale et ma famille vint y habiter tous bien contents de ne plus habiter à Kenadsa.

En premier je fus nommé ajusteur hors catégorie, et je commençais à faire le quart en double, afin de me mettre au courant , et bientôt de le faire définitivement en tant que chef de quart, car sans tarder je fus nommé agent de maîtrise à l'échelle six jour, enfin tout allait très bien pour moi, j'étais bien parti et sur

une bonne voie, pourtant cela était assez difficile aux Houillères du sud Oranais en plus cela n'était pas sans faire de jaloux car il y avait une certaine jalousie pour les anciens marins, car les marins avaient une formation plus poussée en matière de mécanique, cela était très possible, où alors ils avaient un autre état d'esprit que les autres qui étaient pour beaucoup des aventuriers.

A la centrale tous les chefs de quart étaient des anciens marins dont beaucoup avaient connu la chaufferie au charbon, nous ne brûlions que ce combustible, il faut dire que nous étions une centrale des mines de charbon, je ne vois pas ce que nous aurions pu brûler d'autre et encore ce qui n'était pas vendable au point de vue qualité, ce qui rendait le travail des chauffeurs presque impossible, car je vous pris de croire que la vie n'était pas toujours rose, surtout la nuit car il n'y avait personne pour donner un coup de main en cas d'engorgement des cendriers car j'il arrivait que ces derniers étaient bloqués par des chistes fondus qui dès l'ouverture coulaient comme de la lave des volcans, froid cela ressemblait à du ver qui aurait été en fusion et qui ce serait refroidit, Il m'est souvent arrivé ainsi qu'à mes collègues d'être obligé de dégager les cendriers au marteau piqueur, la vie des chauffeurs et des escarbilleurs était loin d'être agréable, certains jours c'était l'enfer, quand au rôle de cette centrale il était un peu ingrat, car travaillant seule et n'étant pas reliée au réseau, ayant son propre secteur à elle seule, il était très difficile de tenir une tension régulière en cas d'anomalie, où de démarrage brutal ainsi que par mauvais temps, surtout en cas d'orage, ainsi que par vents de sable, il nous fallait faire une surveillance redoublée, car nous risquions de voir les groupes déclancher par suite de court-circuit sur les lignes par le vent qui étaient ~~secoués~~ secoués violemment, dans ce cas tout tombait à zéro, alors c'était la course éfrénée il fallait tout remettre en marche, et nous devions faire vite car nous alimentions toute la région, et même l'armée qui prenait une bonne part du courant pour leur usine à oxygène liquide et toutes leurs installations secondaires concernant l'aviation, et le centre d'engins spéciaux.

Notre centrale était munie de groupes alternateurs Sautter-Harlé (turbines à double rotation axiale) machines d'une grande précision et très robuste à la fois nous possédions une salle des machines assez moderne avec pont roulant ect. ect.. c'est dans ce milieu que je suis resté sept années consécutives avec une température moyenne de 45 ° été comme hiver à cette époque j'aimais assez le changement, et j'en avais assez de ce milieu monotone, car tous les jours étaient les mêmes avec les mêmes horizons et les mêmes têtes, tout y était noir de toutes parts par la poussière de charbon et les escarbilles qui tombaient un peu de toutes parts. Si bien que j'aurais fait n'importe quoi pour partir de cet endroit et partir le plus loin possible, c'est ce que j'ai ~~essayer~~ essayé de faire en mille neuf cent cinquante sept à l'époque je fis une demande pour me rendre à l'étranger (au ~~Canada~~ Canada) mais pour cela il me fallait une autorisation de quitter le territoire, signée du Général commandant la région, car nous étions en territoire militaire, ce qui me fut accordé, mais quand mes chefs eurent connaissance ils firent tout pour me retenir car ils avaient grand besoin de moi, et en particulier pour les machines de la ~~centrale~~ centrale

car en cas de panne grave où de refecton complète, il leur fallait faire venir un agent technique de paris de la maison des groupes Sautter Harlé, en cas de panne grave où de refcton complète, et pour cela il fut mis à la hâte une affiche informant tout le personnel des Houillères qu'ils étaient tous soumis à un ordre de réquisition, et de ce fait ne pouvait quitter le territoire, sans autorisation spéciale, c'était à une époque où tout ne tournait pas très rond à cause des événements, et de la guerre d'Algerie? Certains partaient comme ils voulaient malgré les ordres de réquisition, quand à moi il ne pouvait en être question malgré mon autorisation de quitter le territoire signé du Général commandant le ~~territoire~~ territoire, donc j'avais décidé malgré tout cela de quitter le territoire , tout au moins les Houillères du sud Oranais .

Au mois d'avril cinquante sept au lieu de partir en congé, je rentrais aux ponts et chaussées , en qualité de chef de parc où je devais monter les ateliers de la subdivision. La direction des Houillères me sachant aux ponts et chaussées, ne tarda pas à les prevenir, et à cet effet leur envoyer une lettre recommandée, leur faisant état de ma réquisition en tant que agent des houillères, ces derniers désiraient absolument que je retourne à la centrale de Béchar - Djedid, après pas mal de discussions avec mes chefs, un beau jour je me suis donc décidé de me rendre au bureau des houillères afin d'avoir un entretien avec le directeur, qui lui ne pouvais pas prendre de décisions sans consult er le sous directeur, tous deux auraient voulu que je retourne à la centrale afin de reprendre mon poste en main à la salle des machines d'en assurer la bonne marche et l'entretien général.

Pour moi le seul but était de ne pas y retourner en ces lieux, car il avait été porté plainte contre moi devant le tribunal de Colomb Béchar, chose que je n'ai jamais admis, car l'ordre de réquisition était faux et de conivence avec la direction des mines afin de tenir ceux qu'ils ne voulaient pas lâcher, d'ailleurs je n'ai jamais été condamné par le tribunal de Béchar , où plustôt je la fus à quinze jours et trente mille francs d'amende , mais ayant fait appel au jugement , ce dernier à été rendu nul et non avenu par ce même tribunal de Béchar , à force de discussions avec le directeur et le sous directeur, je fus affecté au magasin général service des approvisionnements en tant que chef de bureau, je passais dans ce service deux années consécutives, où pendant ces deux années je faisais à tour de rôle les remplacements aux périodes de congé, et de ce fait connaissait parfaitement tous les services; quand vint mon tour de partir en congé, mais cette année là n'ayant rien à faire en France , et les houillères cherchant quelqu'un pour tenir le rôle de directeur de la colonie de vacances d'Ain - Taya près d'Alger, je pesais donc ma candidature pour cette fonction, elle fut acceptée et de ce fait je passais deux mois dans la région d'Alger avec ma famille, bien tranquille dans un cite merveilleu au grand air et la mer à deux cent mètres de la colonie, mon travail consistait à assurer les états d'urgences en cas de maladies où d'accidents, et de tenir la paperasserie, de temps à autre je me rendais au centre des houillères se trouvant à Alger, nous organisions des excursions au jardin des plantes et dans la région, où

il y a pas mal de curiosités, mais vu l'état de guerre qui régnait nous étions assez limité de ce côté, mais en général nous étions vraiment bien en ces lieux et cela malgré que la moitié des lieux étaient occupés par un bataillon de parachutistes, nous étions nourris par la popote de ces derniers, et nous étions très bien nourris et cela à des prix raisonnables.

Puis vint l'heure du retour par la route, car la colonie était transportée par nos cars spéciaux appartenant aux houillères, quand à moi je faisais la route avec ma voiture personnelle ce qui me permettait d'accompagner les cars et pouvoir en cas de panne prendre toutes les dispositions utiles pour y remédier, nous sommes tous arrivés à bon port à Kénadsa, mais très fatigués car le trajet est très long malgré la nuit de repos passée à Pérregeaux où nous couchions dans des wagons prêtés par les chemins de fer où tous nous avons très mal dormi à cause de la chaleur enfin les mille kilomètres se sont quand même terminés dans les meilleures conditions.

Après ce retour de vacances, et sur ma demande, je fus affecté au service mécanique, pour les chantiers extérieurs, en particulier aux recherches minières situées entre trente et quatre vingt kilomètres du centre de Kénadsa.

Là j'étais heureux car, premièrement j'étais libre sans aucune abstinence, nous nous avons intérêt à être de très bonheur sur les lieux du travail surtout l'été et à revenir avant 17 heures au centre, c'est ainsi que j'avais réglé mon travail, pour mes travaux j'ai eu pour me déplacer une jeep au moment où j'avais à récupérer tout le matériel se trouvant sur les anciens puits de mines désaffectés, à cette époque j'avais une équipe de cinq hommes, car nous étions obligés de les treuils les compresseurs, et tout le matériel lourd se trouvant sur le carreau de la mines et de tout charger sur des wagons quand la voie existait encore, ce qui était bien plus pratique que sur les camions, c'est ainsi que je récupérais le matériel de trois sièges, dont un à Ksi-Ksou au lieu dénommé Sfaïa, pendant une année dura ce travail de récupération. Tous les jours à 16 heures j'étais de retour à la maison, ce genre de travail me plaisait beaucoup, car ce qu'il me fallait c'était de plus étouffer dans un bureau, il me fallait de l'air pur. Puis ensuite où fut ouvert les chantiers de recherches de minerai, je dus m'occuper de l'installation d'un groupe électrogène pour effectuer à l'aide d'une saute-relle (tapis roulant monté sur roues pneumatiques afin de pouvoir le déplacer et même le mettre en remorque derrière un camion pour les grands trajets cela se passa très bien, et une trentaine de wagons du Méditerranée - Niger furent chargés de minerai destiné à être envoyé en France pour analyse complète, afin de connaître exactement la teneur du minerai, des veines découvertes dans différentes régions.

Malgré quelques risques cela me plaisait, c'est ainsi que nous sommes tombés dans une région d'apocalypse où nous retrouvions des traces de volcans très anciens étants depuis des milliers d'années au dire des géologues de l'équipe, les traces du métal en fusion étaient restées bien apparentes entre les rochers, en plus l'irruption avait dut être précédée d'un tremblement de terre, car un arbre énorme était tombé, et était encore là au sol gisant, le tronc et les branches étaient encore par le temps devenus comme de la pierre, j'ai souvent pensé que le sol ~~était~~ de cett

région n'avait jamais été foulé par les pas des hommes depuis des millénaires d'ailleurs il n'y avait aucune végétation était aride, à part ça et là quelques buissons rabougris et épineux, et de bois très dur, car pour couper quelques branches il valait mieux se servir de la scie à métaux, mais cette région était assez agréable à parcourir, sur la piste que nous avions tracée pour nous rendre à notre travail il nous arrivait souvent de passer en des endroits où le sol était couvert de roches noires et veinées comme du marbre, mais ce qu'il y avait de plus terrible dans ces régions ce sont les vents de sable, car quand le vent souffle il n'y a plus de piste ni trace des endroits où nous avons passé le matin même, il faut savoir bien se repérer pour ne pas se perdre, et surtout ~~on ne~~ ne jamais se fier aux montagnes de sables, car à chaque coup de vent et suivant la direction le paysage change en peu de temps, et il pratiquement impossible pour celui qui n'y est pas habitué de se retrouver, ce vent dure en principe trois, six, neuf jours, puis soudain c'est le grand calme et souvent le soleil serain, mais le paysage a bien changé, il fallait bien se repérer car les dunes avaient changé de place et d'aspect, nous étions obligés de prendre un point de repère sur les montagnes en dur qui elles restaient toujours les mêmes, quand le matin nous partions de bonne heure, il n'était pas rare de rencontrer des troupeaux de gazelles, qui bien tranquillement broutaient l'herbe maigre se trouvant dans les ravins qui pendant les orages recueillaient un peu d'eau, la faune de ces régions se composait surtout de lézards en quantité, mais surtout une espèce au ventre rond que les Indigènes capturaient pour faire schorba excellente, il y avait aussi des serpents de petite taille, souvent détruits par certains oiseaux migrateurs, et dans les montagnes environnantes où il y avait un peu de végétation à une certaine altitude, se trouvait des mouflons, mais il était très rare de les apercevoir, car nous n'avions guère de temps de les guêter vu qu'ils étaient dans des endroits inaccessibles, mais par temps calme, et surtout de bon matin nous entendions très bien le bruit de lutes entre deux béliers qui se répercutait dans la montagne, ce sont dans ces régions que en mille neuf cent soixante nous avons trouvé des gisements de fer très importants et d'une teneur à peu près égale au minerai de Suède, seulement l'exploitation s'avérait difficile à cause de l'éloignement d'un port d'embarquement et de ce fait très onéreux pour le transport le port le plus proche étant à une distance en ligne droite d'au moins neuf cents kilomètres, et en plus ce port était relié à Colomb Béchar gare la plus proche ne précédant que la voie étroite pour se rendre à Oran, où alors il fallait passer par la voie du Maroc (Méditerranée Niger) et redescendre sur Nemours, ce qui ne simplifiait pas les choses, c'est à ce moment là que furent arrêtés les recherches de minerai de toutes sortes, car il n'y avait que le fer, le plomb et le magnésium ect..ect... A cette époque le climat entre la population civile, d'une part et de la population Indigène et l'armée se désintérait peu à peu on sentait qu'il y avait quelque chose dans l'air qui se tramait en secret.

Le chef des ateliers ayant donné sa démission pour une nouvelle destination en Argentine, je fus destiné à le remplacer en qualité de chef d'ateliers

En premier je reçus l'ordre de boucher tous les puits de mines existants et non exploités, et en plus de préparer des descenderies de certains sièges en demi-exploitation de les outiller et les munir de treuils secondaires, et en même temps de renforcer en compresseurs le centre divisionnaire, se trouvant pas très loin de la centrale Pruvost-Casagne afin que cette dernière après le départ des Français puisse ravitaillée en charbon; afin de pouvoir continuer à fournir le courant à toute la région, car à l'époque il n'était pas encore question que la région soit alimentée par les centrales du Tell. A cette époque, les européens nous ne savions trop que faire, car nous étions tous inquiets de notre avenir, ici nous étions tous bienlogés mais le travail lui était dans une inquiétude à ne plus savoir quoi faire au juste car dans le bled où aller travailler il nous fallait une décision assez rapide, c'était sur ce point une grande inquiétude, puis les uns après les autres, et en particulier les plus hauts placés partaient les uns après les autres, puis vint les accords d'Evian que tout le monde connaît, il nous fut le lendemain des dits accords notifié par les autorités militaires qu'ils ne pouvaient rien faire pour les Français dans leur zone d'opération.

Alors là nous avons compris, que nous n'avions plus rien à faire en ces lieux puisque la mère patrie nous laissait tomber comme un paquet de linge sale, c'est à ce moment là que sérieusement il nous fallait nous occuper de rentrer en France.

Au mois de mars précédant je m'étais rendu en France profitant du voyage payé de mes congés pour poser des jalons, je m'étais rendu auprès de la préfecture de Lille qui elle m'avait promis du travail, j'avais même réussi à trouver un logement dans la région de Lille, en bien spécifiant que je prenais possession de mon logement à mon retour définitif dans les premiers jours de Juin en accord avec la société mon Abri de Marque -en Bareuil, mais quand je suis revenu définitivement le logement avait été donné à quelqu'un d'autre, pour notre retour nous sommes rentrés par Caravelle de Béchar à Paris, quand au fils aîné lui est rentré une dizaine de jours après nous, afin de pouvoir s'occuper du déménagement, puis est revenu par la route en passant par le Maroc puis l'Espagne où il devait déposer un camarade en passant, quand subitement un dimanche matin nous vîmes arriver le fils et la voiture et notre pauvre chien que nous avons ramener en France pour finalement y mourir.

Puis nous repartimes sur Lille où au paravent j'avais eu soin d'aller et de faire le nécessaire pour la maison heureusement car j'aurais pu avoir les pires embêtements, et je vous prie de croire que le responsable de la préfecture qui avait donné mon logement s'est empressé de faire le nécessaire au plus vite, et je suis rentré en possession d'un nouveau logement; à ce point de vue tout entra dans l'ordre.